



# STANISLAS LEM

**UNE ENQUÊTE**



UNE ENQUÊTE

EXOFICTIONS

## DU MÊME AUTEUR

*FEU VÉNUS*, Gallimard, 1962.  
*SOLARIS*, Denoël, 1966 ; Babel n° 1778.  
*LE BRÉVIAIRE DES ROBOTS*, Denoël, 1967.  
*LA CYBÉRIADE*, Denoël, 1968 ; Babel n° 1834.  
*ÉDEN*, Marabout, 1972.  
*L'INVINCIBLE*, Robert Laffont, 1972.  
*MÉMOIRES TROUVÉS DANS UNE BAIGNOIRE*, Calmann-Lévy, 1975 ;  
Babel n° 1846.  
*LA VOIX DU MAÎTRE*, Denoël, 1976.  
*LE CONGRÈS DE FUTUROLOGIE*, Calmann-Lévy, 1976 ; Babel n° 1779.  
*MÉMOIRES D'IJON TICHY*, Calmann-Lévy, 1977.  
*LE RHUME*, Calmann-Lévy, 1978 ; Babel n° 1845.  
*RETOUR DES ÉTOILES*, Denoël, 1979.  
*CONTES INOXYDABLES*, Denoël, 1981.  
*LE MASQUE*, Calmann-Lévy, 1983.  
*NOUVELLES AVENTURES D'IJON TICHY*, Calmann-Lévy, 1986  
*FIASCO*, Calmann-Lévy, 1988.  
*BIBLIOTHÈQUE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE*, Seuil, 1989.  
*PROVOCATION* suivi de *RÉFLEXIONS SUR MA VIE*, Seuil, 1989.  
*LES AVENTURES DU PILOTE PIRX*, Actes Sud, 2021.

Ouvrage publié avec le soutien de The © POLAND Translation Program



Titre original :

*Śledztwo*

© Stanisław Lem, 1959

© Tomasz Lem, 2016

Édition publiée avec l'accord de Piergiorgio Nicolazzini Literary Agency (PNLA)

© ACTES SUD, 2024  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-18665-4

STANISLAS LEM

# Une enquête

roman traduit du polonais  
par Charles Zaremba

*ACTES SUD*



## CHAPITRE PREMIER

Le vieil ascenseur aux vitres gravées de motifs floraux montait lentement, faisant entendre à chaque palier le cliquetis régulier du contact électrique. Il s'immobilisa. Quatre hommes s'engagèrent dans le couloir ; les lumières étaient allumées alors qu'il faisait encore jour.

Une porte capitonnée de cuir s'ouvrit.

— Je vous en prie, messieurs, dit l'homme qui se tenait dans l'embrasure.

Gregory entra le dernier, juste après le docteur. Il faisait presque aussi sombre qu'à l'extérieur. Par la fenêtre, on distinguait les branches nues d'un arbre dans le brouillard.

L'inspecteur-chef retourna à son imposant bureau noir muni d'une balustrade sculptée. Il avait devant lui deux téléphones et un interphone. Sur le plateau verni se trouvaient sa pipe, ses lunettes et une peau de chamois, rien d'autre. En s'asseyant à l'écart dans un fauteuil profond, Gregory perçut le regard de la reine Victoria dans un petit portrait suspendu au-dessus de l'inspecteur-chef. Ce dernier considéra les hommes l'un après l'autre, comme pour les compter ou mémoriser leur visage. Une grande carte du Sud de l'Angleterre couvrait un mur latéral, en face se dressait une large bibliothèque noire chargée de livres.

— Vous travaillez sur cette affaire, dit l'inspecteur, alors que moi, je ne la connais qu'à travers des rapports. Voilà pourquoi je voudrais vous demander de récapituler brièvement les faits. Farquart, si vous voulez bien commencer.

— Oui, inspecteur, mais moi aussi, je n'en connais le début que par les rapports.

— Tout au début, il n'y avait même pas de rapports, remarqua Gregory d'une voix un peu trop forte.

Tous les regards convergèrent vers lui. Avec un sang-eûne exagéré, il se mit à retourner vivement ses poches à la recherche de cigarettes. Farquart se redressa dans son fauteuil.

— Tout a commencé vers la mi-novembre, l'an dernier. Il y a peut-être des cas plus anciens, mais ils ont été négligés. Nous avons reçu le premier signalement de police trois jours avant Noël et ce n'est que bien plus tard, en janvier, qu'une enquête minutieuse a montré que de telles histoires de cadavres s'étaient déjà produites auparavant. Ce signalement venait d'Engender. D'un point de vue strictement formel, il avait un caractère officieux. Le gardien du funérarium, Plays, s'était plaint au commandant du poste de police local – qui, soit dit entre parenthèses, est son beau-frère – qu'on avait touché un corps pendant la nuit.

— Touché, dans quel sens ?

L'inspecteur nettoyait scrupuleusement ses lunettes.

— Au sens où, le matin, il gisait dans une autre position que la veille. Pour être précis, il s'agissait, paraît-il, d'un noyé qui...

— "Paraît-il" ? reprit l'inspecteur-chef d'un ton toujours aussi indifférent.

Farquart se redressa davantage dans son fauteuil.

— Tous les témoignages sont des reconstructions ultérieures, parce qu'à l'époque, personne n'y accordait



d'importance, expliqua-t-il. Le gardien du funérarium n'est plus tout à fait sûr s'il s'agissait du corps de ce noyé ou d'un autre. Et de plus, il y a eu un vice de procédure : le commandant du poste d'Engender, Gibson, n'a pas consigné ce témoignage, parce qu'il pensait...

— Nous n'allons quand même pas nous égarer dans ce genre de détails, lança depuis son fauteuil l'homme qui était assis devant la bibliothèque. Il avait une pose des plus décontractées, croisant les jambes si haut qu'on voyait ses chaussettes jaunes et une bande de peau nue.

— Je crains que ce soit nécessaire, rétorqua sèchement Farquart sans le regarder.

L'inspecteur-chef chaussa enfin ses lunettes, et son visage, qui jusqu'alors avait paru absent, prit une expression bienveillante.

— On peut faire l'impasse sur les aspects formels de l'enquête, du moins pour l'instant. Poursuivez, Farquart, je vous prie.

— Bien, inspecteur. Le deuxième signalement est arrivé de Planting, huit jours après le premier. Là encore, il s'est dit que quelqu'un avait touché un cadavre pendant la nuit au funérarium. Le défunt, un docker du nom de Thicker, était malade depuis assez longtemps et constituait un fardeau pour sa famille.

Farquart jeta un coup d'œil vers Gregory qui s'agitait avec impatience.

— L'enterrement devait avoir lieu le matin. À son arrivée à la maison funéraire, la famille a constaté que le mort était couché sur le ventre, les bras écartés, ce qui donnait l'impression qu'il était... revenu à la vie. C'est du moins ce qu'a supposé la famille. Le bruit a couru dans les environs qu'il avait seulement été en léthargie. On disait que Thicker s'était réveillé d'une mort apparente et qu'il avait été tellement effrayé de se

voir dans un cercueil qu'il en était mort, cette fois pour de bon. C'étaient évidemment des sornettes, poursuivit Farquart. Le médecin local avait constaté le décès avec certitude. Mais quand la rumeur s'est répandue dans les localités voisines, il est apparu que les gens parlaient déjà depuis un certain temps de corps déplacés, ou du moins retrouvés le matin dans une autre position que la veille.

— “Depuis un certain temps”, c'est-à-dire ? demanda l'inspecteur.

— C'est impossible à établir. Les rumeurs concernaient Shaltam et Dipper. La première enquête à peu près systématique a été menée début janvier par la police locale, vu que l'affaire ne semblait pas sérieuse. Les témoignages de la population du coin étaient partiellement exagérés et partiellement contradictoires, de ce fait, les résultats de l'enquête n'avaient aucune valeur. À Shaltam, il s'agissait du corps de Samuel Filthey, mort d'une crise cardiaque. Il s'était, paraît-il, “retourné dans sa tombe” la nuit de Noël. Le fossoyeur qui l'affirme est un alcoolique notoire, personne n'a pu confirmer ses dires. À Dipper, il s'agit de la dépouille d'une malade mentale retrouvée le matin par terre, à côté de son cercueil. Le bruit a couru que c'était l'œuvre de sa belle-fille qui s'était introduite de nuit et avait agi par haine. À vrai dire, il n'y a pas moyen de s'y retrouver dans ces racontars et ces rumeurs qui se contentent de donner le nom d'un soi-disant témoin oculaire, lequel renvoie toujours à quelqu'un d'autre. L'affaire aurait sans doute été classée, poursuivit Farquart avec un débit plus rapide, mais le 16 janvier, le corps d'un certain James Trayle a disparu du funérarium de Treakhill. L'enquête a été menée par le sergent Peel, détaché par notre Bureau de recherches. La dépouille a été dérobée entre minuit et cinq heures du matin, heure à laquelle

l'employé des pompes funèbres a découvert son absence. Le défunt était un homme... qui devait avoir dans les quarante-cinq ans...

— Vous n'en êtes pas sûr ? l'interrompit l'inspecteur-chef.

Il penchait la tête comme s'il regardait son reflet dans le vernis du bureau. Farquart toussa.

— Si, j'en suis sûr. C'était juste une façon de parler... Et donc, il est mort à la suite d'une intoxication au gaz d'éclairage. C'était un malheureux accident.

— Que dit l'autopsie ? demanda l'inspecteur en levant les sourcils.

Se penchant sur le côté, il tira une poignée, ouvrant un vasistas. Un souffle humide se répandit dans l'air immobile et chaud de la pièce.

— Il n'y a pas eu d'autopsie, mais nous nous sommes assurés qu'il s'agissait vraiment d'un accident. Six jours plus tard, le 22 janvier, un deuxième cas s'est produit, à Spittoon cette fois. Le corps qui a disparu était celui d'un ouvrier de vingt-huit ans, John Stevens, mort par intoxication la veille, alors qu'il nettoyait une cuve dans une distillerie. Le décès avait eu lieu vers trois heures de l'après-midi, le défunt avait été transporté au funérarium où le gardien l'a vu pour la dernière fois à neuf heures du soir. Le matin, il n'y était plus. Là encore, l'affaire a été confiée au sergent Peel, comme dans le premier cas, à nouveau sans résultat. Comme à cette époque nous n'envisagions pas encore que ces deux incidents puissent être liés aux précédents...

— Vous voudrez bien vous abstenir pour l'instant de tout commentaire, d'accord ? Tenez-vous en aux faits, ce sera plus facile à suivre, remarqua l'inspecteur-chef.

Il adressa à Farquart un sourire débonnaire en posant sa main légère et sèche sur le bureau. Le regard de Gregory

s'attarda involontairement sur cette main de vieillard totalement exsangue où ne se dessinait aucune veine.

— Le troisième incident s'est produit à Lovering. C'est déjà dans le périmètre du Grand Londres, continua Farquart d'une voix terne, comme s'il avait perdu l'envie de poursuivre son interminable compte rendu. La faculté de médecine y possède ses nouvelles salles d'autopsie. Le corps qui a disparu était celui d'un marin de cinquante ans, Stewart Aloney, mort d'une maladie tropicale chronique contractée lors d'un voyage à Bangkok. Cet incident s'est produit onze jours après la deuxième disparition, le 2 février, plus précisément dans la nuit du 2 au 3. Cette fois, c'est Scotland Yard qui s'est chargé de l'enquête. Elle était dirigée par le lieutenant Gregory, qui a également travaillé par la suite sur la disparition d'un cadavre au funérarium de Bromley, en banlieue. Cela s'est passé le 12 février, il s'agit du corps d'une femme atteinte d'un cancer et décédée pendant son opération.

— Je vous remercie, dit l'inspecteur-chef. Pourquoi le sergent Peel est-il absent ?

— Il est malade, inspecteur. À l'hôpital, dit Gregory.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'il a ?

Le lieutenant marqua un temps d'hésitation.

— Je n'en suis pas sûr, mais il me semble qu'il a quelque chose aux reins.

— Vous voulez bien nous présenter le déroulement de votre enquête, lieutenant ?

— Bien, inspecteur.

Gregory s'éclaircit la gorge, prit une inspiration et, faisant tomber la cendre de sa cigarette à côté du cendrier, dit d'une voix étonnamment faible :

— Je n'ai pas de quoi être fier. Dans tous les cas, les corps ont disparu la nuit. Sur place, il n'y avait aucune

empreinte ni trace d'effraction. D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire dans les funérariums. En général, ils ne sont pas fermés, et quand ils le sont, même un enfant pourrait les ouvrir avec un clou tordu...

— Mais la salle d'autopsie était bel et bien fermée, intervint pour la première fois Sörensen, le médecin légiste.

Il était assis la tête renversée en arrière, ce qui cachait la vilaine forme anguleuse de son crâne, et massait délicatement du bout des doigts les poches qu'il avait sous les yeux.

Gregory se dit que Sörensen avait bien fait de choisir un métier où il avait principalement affaire à des morts. Il s'inclina avec une courtoisie digne d'une cour princière.

— Vous m'ôtez les mots de la bouche, docteur. Nous avons trouvé une fenêtre ouverte dans la salle d'où a disparu le corps. Plus précisément, elle était tirée, mais pas vraiment fermée, comme si quelqu'un était sorti par là.

— Il avait dû entrer au préalable, lança Sörensen avec impatience.

— Voilà qui est finement observé, rétorqua Gregory.

Il regretta aussitôt ses propos et regarda vers le chef qui restait muet comme s'il n'avait rien entendu.

— Cette salle se trouve au rez-de-chaussée, poursuivit le lieutenant après une seconde de silence embarrassé. Le soir, la fenêtre était fermée comme les autres, c'est du moins ce qu'a affirmé le concierge, répétant avec insistance que toutes les fenêtres étaient fermées. Il les avait vérifiées lui-même parce que la température tombait en dessous de zéro et il craignait que les radiateurs gèlent. De toute façon, le chauffage est faible, comme dans toutes les morgues. Le professeur Harvey qui occupe la chaire de médecine légale a une excellente opinion du concierge. C'est même, paraît-il, un homme

excessivement minutieux. On peut lui accorder une confiance absolue.

— Où peut-on se cacher dans cette morgue ? demanda l'inspecteur-chef.

Il regarda les hommes comme s'il venait de prendre conscience de leur présence.

— Eh bien... En fait, c'est impossible, inspecteur. Il faudrait que le concierge soit complice. Outre les tables de dissection, il n'y a là aucun meuble, aucun recoin sombre ni cachette... Il y a des placards muraux pour les manteaux des étudiants et les instruments, mais ils sont si petits que même un enfant ne pourrait pas y entrer.

— Est-ce à prendre au pied de la lettre ?

— Pardon ?

— Même un enfant ? demanda calmement l'inspecteur

— Eh bien..., commença le lieutenant en fronçant les sourcils. Un enfant, oui, inspecteur, mais de sept ou huit ans tout au plus.

— Avez-vous mesuré ces placards ?

La réponse tomba aussitôt :

— Oui. Je les ai tous mesurés parce que je pensais qu'il y en avait un plus grand, mais non. Aucun. Par ailleurs, il y a encore les toilettes, des salles de travaux pratiques, au sous-sol, c'est la chambre froide et la réserve de produits, et à l'étage, les bureaux des assistants et le cabinet du professeur. Chaque soir, le concierge fait le tour de tous ces endroits, plusieurs fois même, par zèle personnel pour ainsi dire. C'est le professeur qui me l'a dit. Personne n'a pu se cacher.

— Même un enfant... ? reprit doucement l'inspecteur.

Il ôta ses lunettes comme pour adoucir son regard perçant. Gregory secoua vivement la tête.

— Non, c'est impossible. Un enfant ne pourrait pas ouvrir la fenêtre. Ce sont de très grandes fenêtres,

très hautes, avec deux ancrages, un en haut et un en bas, actionnés par un levier fixé au cadre. Comme ici, dit Gregory en montrant la fenêtre d'où venait le courant d'air froid. Ces leviers sont difficiles à actionner, le concierge s'en est même plaint. D'ailleurs, j'ai essayé moi-même.

— C'est lui qui a remarqué qu'ils étaient difficiles à actionner ? demanda Sörensen avec ce petit sourire énigmatique que Gregory ne supportait pas.

Il aurait volontiers ignoré la question, mais comme l'inspecteur-chef le regardait d'un air interrogateur, il répondit à contrecœur :

— Il m'en a parlé au moment où j'ai ouvert et refermé les fenêtres devant lui. Il est non seulement minutieux, mais aussi sacrément barbant. Un vrai ronchonneur, affirma-t-il en regardant comme par hasard vers Sörensen.

Gregory était ravi de sa pique.

— C'est d'ailleurs normal à cet âge, ajouta-t-il d'un ton conciliant, vers la soixantaine, la scléro...

Il s'interrompit, confus. L'inspecteur n'était pas plus jeune. Gregory essaya désespérément de se rattraper, mais il ne trouvait pas les mots. Les autres demeuraient absolument immobiles. Gregory leur en voulut pour cela. L'inspecteur-chef remit ses lunettes.

— Vous avez terminé ?

— Oui, dit Gregory d'un ton hésitant, en fait, oui. Du moins en ce qui concerne ces trois cas. Dans le dernier, j'ai porté une attention particulière aux alentours, je veux dire avant tout aux mouvements nocturnes dans les environs de la morgue. Les constables qui étaient de service dans cette zone n'ont rien remarqué de suspect. Quand je me suis chargé de l'affaire, j'ai étudié aussi précisément que possible les cas précédents, tant

en m'informant auprès du sergent Peel que par l'observation directe, en me rendant sur place. Mais je n'ai trouvé nul fil conducteur, nul indice. Rien, absolument rien. La femme morte d'un cancer a disparu dans les mêmes circonstances que cet ouvrier. Le matin, quand un membre de la famille est arrivé, le cercueil était vide.

— Oui, dit l'inspecteur-chef. Ça ira pour l'instant, je vous remercie. Farquart, vous voulez bien prendre la parole ?

— Je passe aux cas suivants ? Bien, inspecteur.

“Il devrait servir dans la marine, il se comporte toute sa vie comme au lever matinal des couleurs”, pensa Gregory, à deux doigts de pousser un soupir.

— La disparition suivante a eu lieu à Lewes, sept jours plus tard, le 19 février. Il s'agissait d'un jeune docker qui avait eu un accident de voiture. Un éclatement du foie avait provoqué une hémorragie interne. L'opération a réussi, comme disent les médecins... mais il ne l'a pas supportée. Le corps a disparu au petit matin. Nous avons pu déterminer l'heure avec une précision exceptionnelle, parce qu'un certain Burton était mort vers trois heures du matin, et sa sœur (il vivait avec sa sœur) avait tellement peur de rester seule chez elle avec un défunt qu'elle avait réveillé le propriétaire de l'entreprise de pompes funèbres. La dépouille a donc été transportée au funérarium justement à trois heures du matin. Les deux employés des pompes funèbres l'ont déposée à côté de celle du docker...

— Vous voulez ajouter quelque chose ? suggéra l'inspecteur-chef.

Farquart se mordilla la moustache.

— Non..., lâcha-t-il enfin.

Un vrombissement prolongé et croissant de moteurs d'avion se fit entendre au-dessus de l'immeuble. L'appareil



invisible volait vers le sud. Les vitres vibrèrent doucement à l'unisson.

— Plus précisément... se résolut Farquart, en déposant ce corps, l'un des employés a poussé le cadavre du docker parce qu'il le gênait. Eh bien... Il affirme que ce corps... n'était pas froid.

— Hum, acquiesça l'inspecteur-chef, comme s'il s'était agi de la chose la plus ordinaire qui fût. Il n'était pas froid ? Il l'a dit en quels termes ? Pouvez-vous répéter ses propos ?

— Il a dit qu'il n'était pas froid, dit Farquart à contre-cœur, faisant de longues pauses entre les mots. Cela semble id... insensé, mais l'employé n'en démordait pas. Il affirme l'avoir dit à son collègue, mais celui-ci ne se souvient de rien. Gregory les a interrogés séparément à deux reprises...

Sans un mot, l'inspecteur-chef tourna la tête vers le lieutenant.

— Comment dire, cet employé est un homme très bavard et peu crédible, se dépêcha d'expliquer Gregory. Telle était mon impression. C'est l'un de ces imbéciles qui aiment attirer l'attention, il est prêt à raconter l'histoire du monde en réponse à la moindre question. Il s'entêtait à dire que c'était une léthargie "ou pire encore", comme il disait. D'ailleurs ça m'avait étonné, parce que les professionnels qui travaillent au contact des morts ne croient pas à la léthargie, ça va à l'encontre de leur expérience.

— Et que disent les médecins ?

Gregory se tut, cédant la parole à Farquart qui, manifestement mécontent de voir tant d'attention accordée à un détail insignifiant, dit en haussant les épaules :

— Le décès date de la veille. La lividité, la rigidité cadavérique étaient manifestes. Il était aussi mort qu'une pierre.

— Autre chose... ?

— Oui. De même que dans les cas précédents, le corps était habillé pour l'inhumation. Seul celui de Trayle, le disparu de Treaxhill, n'était pas habillé. Les pompes funèbres devaient s'en occuper le lendemain. Parce que la famille n'avait pas voulu donner des vêtements tout de suite. En fait, elle les avait emportés. Et quand ils en ont apporté d'autres, le corps n'était plus là...

— Et dans les autres cas ?

— La dépouille de la femme aussi était vêtue. Celle qui avait été opérée d'un cancer.

— Vêtue comment ?

— Eh bien... d'une robe.

— Elle avait des chaussures ? demanda l'inspecteur-chef si bas que Gregory dut se pencher en avant.

— Elle avait également des chaussures...

— Et le dernier ?

— Le dernier... Eh bien, le dernier n'était pas habillé, mais au même moment (comme on peut le supposer), le rideau qui délimitait un petit enfoncement au fond du funérarium a disparu. C'était une tenture noire suspendue à une tringle à l'aide d'anneaux métalliques, comme une portière. Il restait des lambeaux de tissus sur les anneaux.

— Elle a été arrachée ?

— Non. La tringle est trop fine, elle n'aurait pas tenu.

— Vous avez essayé de la casser ?

— Non.

— Alors comment savez-vous qu'elle n'aurait pas tenu ?

— Comme ça, à vue d'œil...

L'inspecteur-chef posait ses questions d'une voix calme, le regard fixé sur la vitre de la bibliothèque qui reflétait le rectangle de la fenêtre. On aurait dit qu'il

pensait à autre chose, pourtant ses questions se succédaient rapidement, si vite que Farquart avait à peine le temps d'y répondre.

— Bien, conclut l'inspecteur-chef. Ces lambeaux ont-ils été analysés ?

— Oui. Le docteur Sörensen...

Le médecin cessa de masser son menton pointu.

— Le tissu a été déchiré, ou plutôt laborieusement rongé, et non coupé. C'est sûr. Comme si... Comme si on y était allé à coups de dents. J'ai même fait quelques essais. Au microscope, l'image est la même.

Dans le silence qui s'établit un bref instant, le bruit de l'avion étouffé par le brouillard se fit entendre au loin.

— Mis à part cette tenture, est-ce qu'autre chose a disparu ? demanda enfin l'inspecteur.

Le docteur regarda Farquart, qui hocha la tête.

— Oui. Un rouleau de sparadrap, un grand rouleau de sparadrap laissé sur la table, devant l'entrée.

— Du sparadrap ? répéta l'inspecteur en haussant les sourcils.

— Ils s'en servent pour retenir la mâchoire... pour qu'elle ne s'ouvre pas, expliqua Sörensen. Cosmétique mortuaire, ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

— C'est tout ?

— Oui.

— Et le cadavre de la morgue ? Il était habillé ?

— Non. Mais cette affaire... Gregory a déjà parlé de ce cas...

— J'ai omis de le préciser, se hâta de dire le lieutenant avec la désagréable impression d'avoir été surpris à rêvasser. Le corps n'était pas habillé, mais le concierge a dit qu'il manquait une blouse de médecin et quelques pantalons de toile blanche que les étudiants mettent en été. Il manquait aussi quelques paires de chaussures en

carton. Certes, il m'a dit qu'il n'a jamais pu en faire le décompte exact, et qu'il soupçonnait la blanchisseuse de négligence, voire de vol.

L'inspecteur poussa un profond soupir et frappa son bureau avec ses lunettes.

— Merci. Monsieur Sciss, pouvez-vous prendre la parole ?

Sciss ne quitta pas sa pose nonchalante. Il grommela des mots incompréhensibles en se dépêchant de finir d'écrire dans une serviette ouverte posée sur son genou anguleux replié très haut.

Penchant sa tête d'oiseau quelque peu dégarnie, il referma vigoureusement sa serviette avant de la placer sous son fauteuil. Il allongea ses lèvres fines comme pour siffler, se leva en se frottant ses mains aux articulations noueuses et arthritiques.

— Je considère mon invitation comme une innovation utile, dit-il d'une voix haut perchée, presque de fausset. Par la force des choses, je prends aisément un ton professoral, ce qui ne vous conviendra peut-être pas, mais c'est inévitable. J'ai étudié, autant que faire se peut, la série dont il est question. Les méthodes classiques d'investigation, comme le relevé des empreintes et la recherche de mobile, ont totalement échoué. J'ai donc dû utiliser la méthode statistique. Que donne-t-elle ? On peut souvent déterminer sur les lieux d'un crime si un fait y est lié ou non. Par exemple, la forme des taches de sang proches du corps d'une victime a un lien avec le crime et en dit long sur son déroulement. En revanche, savoir si, le jour du meurtre, des cumulus ou des cirrostratus sont passés dans le ciel au-dessus de la maison ou si les fils téléphoniques sont en cuivre ou en aluminium peut être considéré comme non pertinent. En ce qui concerne notre série, il est *a priori* impossible de définir quelles

circonstances sont liées ou non au forfait. S'il n'y avait eu qu'un seul cas, poursuivait Sciss, nous serions impuissants. Heureusement, il y en a plusieurs. Il est évident que le nombre d'objets et de phénomènes qui se trouvaient ou se produisaient au moment critique à proximité des lieux concernés est pratiquement infini. Cependant, comme nous avons affaire à une série, nous devons nous appuyer principalement sur les faits qui vont de pair avec chaque cas, ou presque. Nous allons donc procéder par la méthode du recoupement statistique des faits. Cette méthode n'a pas encore été appliquée dans une enquête, et je suis heureux de pouvoir vous la présenter aujourd'hui, avec ses premiers résultats...

Sciss, qui était jusqu'alors resté debout derrière son fauteuil comme s'il se tenait en chaire, fit quelques pas vers la porte sur ses longues jambes, se retourna brusquement, pencha la tête et poursuivit en regardant les intervalles qui séparaient les hommes assis devant lui :

— Et donc, un, avant l'événement proprement dit, nous avons des faits qu'on appellera par convention des "signes avant-coureurs". Les corps changent de position. L'un a été tourné sur le ventre, un autre sur le côté, un autre encore a été trouvé sur le sol à côté du cercueil.

Deux, tous les cadavres qui ont disparu sont, à une exception près, les corps d'hommes dans la force de l'âge.

Trois, chaque fois, de nouveau à l'exception de la première, on a veillé à couvrir le corps. Deux fois avec des vêtements, une fois vraisemblablement avec une blouse de médecin et un pantalon blanc, une fois avec une tenture noire.

Quatre, ce sont toujours des cadavres bien conservés et si possible non abîmés qui n'ont pas été autopsiés. Chaque fois, la mort ne remonte pas à plus de trente heures. C'est là un fait remarquable.

Un jeune officier de Scotland Yard se voit assigner une mystérieuse affaire. Des cadavres se sont mis à disparaître des morgues anglaises, or les premiers éléments de l'enquête suggèrent que les corps seraient revenus à la vie avant de s'enfuir d'eux-mêmes !

Pour tenter de comprendre ce qui a pu véritablement se passer, le lieutenant Gregory consulte des scientifiques, des philosophes, des théologiens, qui lui fournissent théories et pistes potentielles. La pléthore de solutions techniques et métaphysiques rivales déroutent l'enquêteur autant qu'elle ravit l'intellect du lecteur...

Publié à la fin des années 1950 et inédit en français, ce texte drôle et singulier, à mi-chemin du roman policier et de l'histoire de fantômes, témoigne du génie protéiforme du maître polonais.

*Stanislas Lem (1921-2006) est l'un des auteurs majeurs de la science-fiction. De Solaris à La Cybériade en passant par Le Congrès de futurologie, Le Bréviaire des robots ou encore Mémoires trouvés dans une baignoire, il a donné au genre certains de ses titres les plus emblématiques.*

Roman traduit du polonais par Charles Zaremba

Illustration de couverture : © Depositphotos, 2024

ISBN 978-2-330-18665-4

**ACTES SUD**

DÉP. LÉG. : FÉV. 2024  
22 € TTC France  
www.actes-sud.fr

